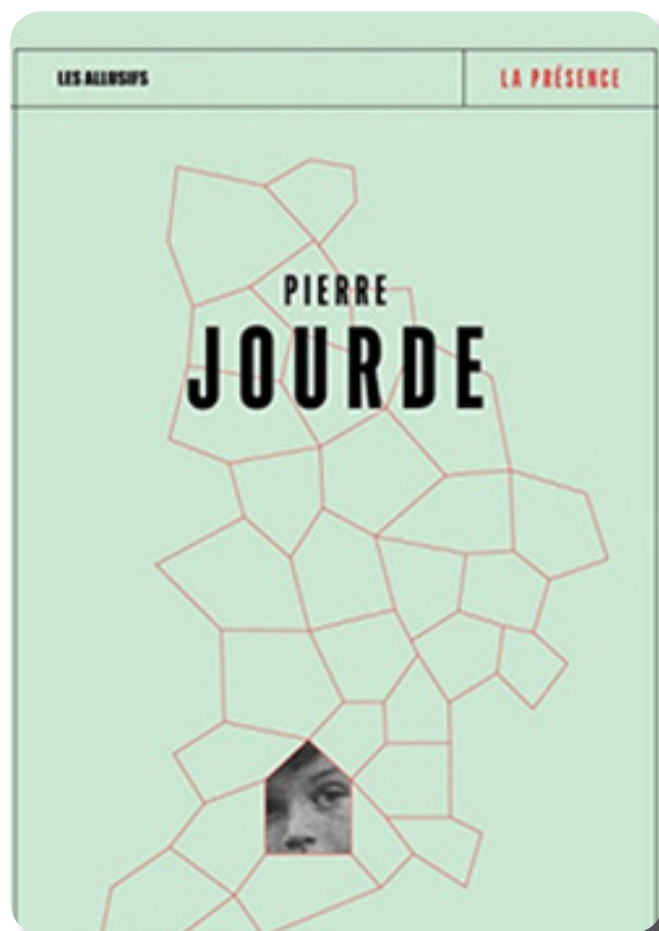


Pierre Jourde - la présence

Présentation



Ce livre répond à une commande des éditions Les Allusifs, dirigées par Brigitte Bouchard, qui voulait créer une nouvelle collection centrée sur les peurs. La Présence est le premier volume de cette collection.

Ce court récit raconte les angoisses ressenties par l'auteur lorsqu'il dormait seul dans sa maison de famille, en Auvergne, dans le village que décrit Pays perdu. Terreurs nocturnes d'une présence inconnue, dont on attend jusqu'à l'aube que les pas fassent grincer l'escalier du grenier. Le livre raconte les stratégies destinées à apprivoiser la peur, les ravages qu'elle opère dans l'esprit de sa victime, le sentiment à la fois d'un effondrement du moi et d'une dissolution du sens du réel. La peur est-elle la révélatrice de ce que la conscience diurne refuse de voir ?

Extrait

Voilà, la nuit est bien finie.

De même que, dans mon adolescence, au terme de mes nuits tourmentées dans la maison ancestrale, je sortais et laver des ombres à l'air qui vient des montagnes, je tourne la clé dans la serrure de cette maison où je ne reviendrai jamais,

je traverse le grand jardin, je franchis la grille, le vais prendre le bus qui me ramène à l'université, convaincu d'être revenu à l'âge adulte, débarrassé de mes terreurs enfantines.

J'ignore à ce moment ce qui m'apparaît chaque jour plus clairement : c'est l'enfance qui m'attend, depuis le début. L'enfance imaginaire, l'enfance à jamais irréalisée. Cette imminence miraculeuse que je guettais petit, cette imminence monstrueuse du visiteur nocturne de mon adolescence, elle est la substance de l'enfance.

Voici, à l'horizon de la vie, ce gamin couché dans ma mémoire, qui attend, recroquevillé dans son lit, son ours en peluche à la main, que s'entrebâille la porte du placard et que sortent les clowns. Je suis en train de le devenir. Je quitte peu à peu les chimères que je suis pour revenir à cette conscience nocturne, en éveil, apeurée : l'enfance absolue.

Dans la chambre du fond, pendant que mes parents dorment, me laissant en proie à mes chimères nocturnes, je me souviens de ma vie. Je me souviens de mes nuits angoissées dans l'alcôve, je me souviens de la lampe, du cendrier et du journal entrouvert dans le salon de la maison inconnue, je me souviens du jour de ma mort. Cet enfant que je suis pleure, et il ne sait pas pourquoi.

Pierre Jourde - la présence

Il pleure parce qu'il est la pure substance du chagrin, parce qu'il sent que sa vie tout entière, celle dont il se souvient, sera l'irréalisation de l'enfance. Il pleure parce qu'il sait tout, parce qu'il a la nostalgie de ce monde inaccompli. Il pleure le grand-père pas encore mort, les ancêtres, le père, la mère, lui-même, tout ce qui l'assure que ce monde est une disparition. Il sait que tout est déjà fini, que ce qui advient est une absence. Le monde s'est absenté, il est sorti par la porte du fond, celle que gardent les clowns, il reflue depuis le début, et de ce fond immense d'absence ne subsiste que la petite alarme de l'imminence.

Le monde, pense l'enfant absolu, est ce tremblement infime entre disparition et imminence. Et il jouit aussi du chagrin qui lui vide la poitrine, parce qu'elle lui donne le goût des choses. L'enfance est cette nostalgie sans cause, en laquelle le monde trouve sa voix et sa tonalité. Elle est familière des morts et des fantômes.

Lorsque je serai mort, je serai tout entier à mon absence. Ma mort sera comme une enfance. Je reviendrai visiter l'enfant que je suis. Mon ombre s'éveillera, certaines nuits, dans la chambre du haut. Elle connaîtra l'intérieur du bois des armoires, se mêlera à la substance grenue du linge plié dans les armoires, traversera le canapé rose, entrera dans les matelas comme dans une eau. Peut-être, si elle ne se dissipe pas trop vite, parviendra-t-elle à peser un peu, à faire craquer quelques lattes. Il me reste à espérer qu'à celui qui tente, en bas, de s'endormir, et qui ne saura plus qui j'étais, ni même que j'ai été, elle fera encore un peu peur.



Pierre Jourde - la présence

Revue de presse

amateur, professionnel de la castagne, et auteur de livres pugilistiques, d'avoir peur.

Il aura fallu ce bref récit, qui inaugure une collection de paniques, pour que l'écrivain de «Pays perdu», où «la Présence» trouve sa source, ose confier son irrépressible angoisse. Elle remonte à l'adolescence, lorsqu'il venait habiter seul, à l'automne ou en hiver, la maison familiale accrochée à un mont d'Auvergne.

C'était une bâtisse noire, sans chauffage ni toilettes, remplie de vieilleries, saisie par un «chagrin pétrifié», où il donnait un abri provisoire à son besoin de silence et à sa précoce misanthropie. Il en sortait le jour pour arpenter des forêts et des combes qui l'éloignaient un peu plus de la réalité et s'y enfermait la nuit, sans pouvoir trouver le sommeil.

C'est alors que, du grenier à la cuisine, commençait la ronde des fantômes, des cruels Atrides, des clowns sortis des placards et des générations de Jourde et Roughol qui s'étaient succédé ici, depuis le XVIIe siècle.

Aujourd'hui encore, le romancier de «l'Heure et l'Ombre» est à la fois fasciné et terrorisé par la présence de l'absence, la vie des choses mortes, la plénitude du vide, la cacophonie du silence et la manière dont l'enfance s'obstine à tourmenter l'âge adulte. C'est, dans une prose de basalte, le livre noir de Jourde.

Jérôme Garcin, *Le Nouvel Observateur*

Je voudrais m'asseoir, ne plus bouger, ne plus penser, devenir un objet... » : Pierre Jourde, tétanisé par ses terreurs d'enfance, s'en remet pourtant à l'écriture - l'arme qu'il s'est forgée depuis tant de romans. Premier titre d'une nouvelle collection dédiée aux « peurs », La Présence raconte en phrases sinueuses les ombres du passé, ces absences irrémédiables qui hantent l'écrivain. Pierre Jourde circonscrit ses souvenirs, les ma-quille, les transforme en paradis noirs. Le voilà gamin, adolescent, puis adulte. Il erre dans la demeure familiale, convoque ses désirs, ses effrois, les habille de fantastique comme pour mieux tenir à distance un sempiternel sentiment d'abandon. Une mine d'or pour la littérature.

Martine Laval, *Télérama*

Le peur nocturne, les vieilles maisons silencieuses, le silence pesant, les réminiscences de l'enfance, le parquet qui craque, la porte qui s'ouvre et se ferme comme d'elle-même. Pierre Jourde dans ce court texte revient sur ses peurs anciennes et toujours présentes. Ces peurs que je connais si bien, depuis l'enfance aussi, irraisonnées, incontrôlables, comme Jourde j'ai en mémoire de ces nuits d'insomnie passées la lampe de chevet allumée toute la nuit, les livres lus, les lettres écrites pour faire diversion, et l'endormissement aux premières lueurs du jour perçant à travers les volets non clos. J'ai fini ce texte ce matin, la maison était silencieuse et déserte, cette maison qui est la mienne, que je connais bien, et pourtant, malgré le jour, les angoisses de Jourde ont su répondre aux miennes. Peur, de la mort, du silence, de ceux qui ne sont plus, de ce que nous ne serons plus, un jour.

Texte dense, évocateur, vocabulaire riche, réflexion philosophique parfois, pour tenter de déjouer la peur qui étreint, et s'évapore avec le jour libérateur :

Durant la journée qui va suivre ma nuit de peur, j'aurai l'impression de revivre. Je suis passé par l'agonie, l'angustia, ce tunnel étroit dans lequel on se glisse difficilement, et voici, je nais. (p.80).

ont un peu honte, Jourde en montre toute la théâtralité, la mise en scène, comment la peur engendre la peur, comment notre propre souffle semble venir d'une présence impalpable et imminente en même temps. A la fois tentative de comprendre, mais prise de conscience aussi que rien n'y fait, et que la nuit revenue, la peur reviendra. Car elle est en nous, (ou ne l'est pas pour certains chanceux), nait de légendes familiales, d'êtres chers partis trop tôt, alors que l'enfance n'est pas préparée à se heurter à l'inconnu de la mort, à basculer dans ce monde de peur, d'angoisse qui s'imprime alors en nous. Durant ces nuits d'insomnie, l'autre versant du monde est à la frontière du monde réel, presque palpable, j'ai cru voir, ou vu : une lampe s'allumer ou s'éteindre, une porte s'ouvrir et se refermer, une présence se pencher sur mon lit, sentir un souffle sur ma nuque... Moins courageuse de Pierre Jourde, ma lampe de chevet brûlait toute la nuit, et depuis j'évite les tristes maisons silencieuses en solitaire.

Les livres de Georges

Pierre Jourde - la présence

Il y a bien longtemps, je crois, que le cinéma a supplanté la littérature dans l'art de faire peur et ce n'est sans doute pas simplement à cet exercice de nous faire frissonner que se livre Pierre Jourde, dans son dernier ouvrage, *La Présence*. Non que cette peur nous ne la ressentions pas ; non que Jourde échoue à nous la faire vivre. Dans le récit de ces nuits passées où tout à coup l'enfance, dans une chambre, se peuple de monstres aux visages de clowns, où l'adolescence puis l'âge adulte se voient soudain soumis à la présence inquiétante de l'inconnu derrière la porte ou au-dessus des têtes, chacun d'entre nous pourra se retrouver en grande familiarité inquiète. Pour ma part, que la peur enfantine puisse prendre le visage supposé rassurant du clown me renvoie à une expérience vécue ; et j'ai plus tard trouvé confirmation, dans un petit livre fort intelligent de Jean Starobinsky – *Portrait de l'artiste en saltimbanque* – plus tard encore dans les romans de Dostoïevski ou Bernanos, que la peur pouvait se grimer sous une figure grotesque, démon rieur et grimaçant, gargouille parodique exudant des rires tentateurs ou glaçants. Bref, je découvrais, par mes lectures, non seulement que nos peurs sont soumises à des formes qu'on pourrait dire invariantes mais aussi que la littérature, en choisissant ses images et ses figures, n'était surtout pas, pour les meilleurs d'entre les écrivains, un simple exercice littéraire, gratuit.

Les références littéraires que je viens d'évoquer, Jourde les possède comme il en possède bien d'autres ; mais il est bien évident à mes yeux que, ce qui rend son œuvre en cours respectable, vivante et aimable, c'est qu'elle ne se contente pas d'être cet exercice de style à travers lequel un écrivain chercherait à nous montrer sa virtuosité, si évidente fût-elle.

Le risque d'inscrire un ouvrage dans une collection qui débute, collection que l'excellent éditeur Les Allusifs intitule « *Les Peurs* », pourrait être justement d'inciter à l'exercice formel ; et ce risque est d'autant plus grand que la thématique choisie a été très largement traitée par la littérature, notamment depuis le XIXe siècle, mais aussi parce que Jourde choisit de rapporter ces frayeurs nocturnes qui, comme je l'ai souligné, nous sont largement familières. Et cependant, il y aurait déjà beaucoup à méditer sur cette idée d'inscrire une littérature dans un cadre formel, des thématiques ou des figures imposées à partir desquelles un auteur pourrait dire ce qu'il a à dire.

Dans la plupart de ses ouvrages, Jean Clair se plaint, à juste titre il me semble, que l'art dit contemporain divague, se perd dans une supposée liberté factice, un soliloque nombriliste détaché de toute histoire de l'art et de toute forme noble. Pour prendre l'exemple d'un seul art, la sculpture, Jean Clair remarque ainsi qu'elle a pratiquement disparu, au cours du XXe siècle. Les trois noms qu'il évoque et qu'il veut sauver – Maillol, Martini, Mason – font quasiment figure d'exceptions. Ce que ces trois artistes possèdent en commun, note l'historien d'art dans *Dialogue avec les morts*, c'est la gravité. « La gravité physique, sans doute, la pesanteur de la pierre ou du bronze, mais surtout une gravité morale qui a disparu d'à peu près tout l'art contemporain. » Il est possible que ce que tente Pierre Jourde, en se prétendant à un travail formel qui par son sujet et par la forme littéraire qu'il prend s'inscrit dans une collection déterminée, relève justement de ce même phénomène : comme la sculpture qui – c'est sa force et sa faiblesse – travaille à l'expression de « sentiments élémentaires », selon l'expression de Jean Clair, Jourde travaille la peur et cherche, dans une forme imposée, à lui faire dire ce que pour lui d'abord, pour chacun d'entre nous peut-être, elle pourrait avoir à dire.

Ce que de nombreux supposés artistes contemporains ne veulent en effet plus voir – qu'ils soient peintres, plasticiens ou écrivains – c'est que l'art a toujours eu non pas à se défendre des formes et des sentiments communs, mais au contraire à se battre comme à l'intérieur d'eux, suivant le principe de la répétition des sujets et des formes. Plutôt que de prétendre à « l'ironie, à l'insinuation, à la distance, au sarcasme, à l'injure, au bel esprit », pour reprendre encore une expression de l'historien de l'art, peut-être est-il temps, pour la littérature comme pour les autres arts, de retrouver le chemin de formes communes, éprouvées, pour dire « ces choses simples de l'âme » que sont les sentiments communs, dont fait partie la peur.

On devrait alors s'interroger – et c'est il me semble l'un des sens profonds de ce texte court et dense que Jourde vient de nous donner – sur la persistance, en nous, de cette peur caractéristique qui passe par le sentiment, pour ne pas dire l'expérience, d'une présence, autour de nous, dans des lieux qui semblent la favoriser. Ce sentiment d'une présence, Jourde sait en analyser les ressorts psychologiques, ceux-là même qui visent à expliquer pour soi-même les raisons de la peur, communes à chacun de nous ; mais le plus intéressant est sans doute ailleurs que dans cette « activité mentale obsessionnelle » qui se déclenche, en plein cœur de la crise et cherche des straté-

Pierre Jourde - la présence

gies visant à rassurer. Le plus intéressant tient peut-être à ce que Jourde laisse entendre que l'essentiel, pour lui-même et pour nous se joue dans ce retour même d'une peur, que chacun peut vivre, que chacun a sans doute vécue. C'est cette répétition qui, probablement, cherche à nous dire quelque chose que nous n'avons pas compris. « Le plus intéressant, écrit-il, est sans doute ce que la peur a à me dire, que je n'ai pas compris. »

Cette présence peut bien, tout d'abord, prendre des contours plutôt vagues ou des dimensions indéfinissables – « présence affolante de la forêt », « requête obstinée des vieilles choses, ce chagrin pétrifié » ; elle peut bien ensuite acquérir un visage, celui du grand père, par exemple, dans la maison où le narrateur passe des nuits solitaires, à l'adolescence - « la présence du grand père nous menaçait peut-être parce que nous sentions obscurément la contradiction entre ce poids du passé dont nous avons hérité, avec les terres et les murs, et la rupture de la transmission qui s'était produite entre lui et nous. » - ce qui reste, au final, dès lors qu'on a fait le tour de cette peur ce sont deux réalités, bien définies : celle des morts, des disparus ; sa propre mort, ensuite, à venir. Et c'est finalement avec ces deux réalités que Jourde se frotte, dans ce livre.

Qu'avons-nous fait, que sommes-nous en train de faire de nos morts, aujourd'hui, dans nos modernes sociétés ? Sitôt qu'un homme meurt, nous nous hâtons de le cacher, de l'ensevelir. L'Eglise même, pour rendre la mort plus supportable, s'engouffre dans le salut de cérémonies dont le caractère religieux est de plus en plus parodique, festif. Dans le pire des cas, qui s'est déjà vu, qui se verra de plus en plus, elle laisse le soin à des proches de préparer un rituel allégé, laïque, dans lequel chacun est invité à dire devant les autres ce vivant que le défunt fut, les chansons qu'il aimait, que l'on met au programme de la cérémonie, ses objets familiers. J'ai vu le « programme » d'une cérémonie d'enterrement, à laquelle mes parents avaient assisté, rempli de ces niaiseries, dont on avait quasiment chassé les traditionnels rites.

C'est que les morts nous gênent, ils nous dérangent, ce sont des empêcheurs de jouir en rond. La nécessaire gravité qu'ils nous obligent à revêtir, ne serait-ce qu'une fois, dans notre vie, doit être masquée, grimée dans le parodique, le ludique, le récréatif. Aux rites traditionnels, désormais viennent s'en substituer d'autres, moins tragiques, pensons-nous. C'est alors que la cérémonie de l'enterrement même devient insupportable, c'est alors qu'on tend à la remplacer par celle plus légère, moins

grave, plus volatile de l'incinération.

Et cependant, ces morts que nous avons chassés, que nous avons allégés, comme on allège un beurre ou un fromage pour le faire mieux passer, est-il certain que nous avons bien réglé leur compte ? Si ce compte a été mal réglé, s'ils ne sont pas complètement passés, peut-être faut-il trouver là une raison pour qu'ils reviennent se manifester à nous, pour que nous croyions qu'ils reviennent se manifester à nous ? Dès lors, nous sentons ou croyons sentir leur présence, autour de nous. Et peut-être alors la peur qu'ils sont censés nous faire et qu'ils nous font vraiment n'est-elle qu'une défense que nous avons trouvée pour tenter de les chasser une seconde fois, les chasser définitivement ? C'est de cela qu'il est question, je crois dans le livre de Pierre Jourde, *La Présence*. C'est cela que disent toutes les dernières pages. Cette présence des morts, cette absence des morts que nous n'avons pas réglée. C'est cela que le narrateur, dès le début du livre déjà, dans le grenier, sent peser, « de tout son excès de présence ».

Et si la constance, la persistance d'une même peur, qui nous la rend si familière, se manifeste chez une même personne, à tous les âges de sa vie, c'est peut-être encore qu'il y a autre chose. La mort, c'est celle des autres, ce peuple des morts dont le nombre dépasse celui des vivants, mais c'est aussi la nôtre. « J'évite de me confronter à la question de la présence », affirme le narrateur, à la fin du livre ; c'est dire qu'il a tourné, sur toutes ces pages denses, autour de la question de sa propre mort, de l'inquiétude et de la peur qu'elle lui fait. Et il faut attendre encore quelques pages pour que l'aveu en soit clairement affirmé. « Dans la peur ordinaire, écrit Jourde, je me reconnais sous les traits du mort qui m'a toujours habité. » Il y a de cela plusieurs mois, une année peut-être, dans un échange de courriers que nous eûmes, j'écrivais à Pierre toutes les autres, dans notre vie d'adulte. Personne n'est à l'abri de la madeleine de Proust.

« Chaque soir cela recommençait, chaque nuit se soumettait à l'empire de la peur, chaque matin donnait lieu à la même renaissance. »

Premier d'une nouvelle série dédiée aux peurs, *La Présence* est un très beau récit qui, outre de donner sur la peur primale du noir un très beau discours littéraire, complète l'intimité de l'auteur, qui révèle une part de lui qui affleurerait dans plusieurs de ses romans et qui nous les éclaire retrospectivement.

Pierre Jourde - la présence

(1) L'œuvre de François Augiéras est nimbée de mysticisme et de révolte, d'un retour à la nature sauvage et du refus de la vie moderne. Son écriture est sans doute l'une des plus poétique de la seconde moitié du XXe siècle, même si Augiéras reste largement méconnu. On consultera avec fruit la biographie que lui a consacré Serge Sanchez, François Augiéras, le dernier primitif, ainsi que l'entretien que le biographe avait accordé à Boojum.

(2) L'esprit des Péninsules (août 2003), Pocket (février 2005), autrement dit (mars 2010) pour la version lue par l'auteur. Ce très beau roman nostalgique sur le village perdu dans la montagne qui fut le lieu entre tous élus par Pierre Jourde comme celui où il se sent être lui-même. À la parution naitra une polémique, et un procès du fait de la violence physique des habitants envers la famille de l'auteur. On lira un compte rendu des faits pour mémoire.

Loïc Di Stefano, Boojum

La présence de Pierre Jourde

Je ne connaissais de Pierre Jourde que les essais. La littérature sans estomac avait été l'occasion de bien des rires chez moi, et je me souvenais avec enthousiasme de Petit déjeuner chez tyrannie. Ce livre m'a permis de découvrir le romancier qui vaut le détour...

Les éditions Les Allusifs viennent de fêter leurs dix ans d'existence. Pour diversifier leur catalogue, elles lancent une nouvelle collection : « Les Peurs ». Pierre Jourde est le premier à tenter l'expérience. Dans La Présence, l'auteur évoque une angoisse d'enfance, celle de la maison vide. Ce texte très court (86 pages) m'a beaucoup touché parce qu'il a réveillé en moi des sensations vécues. Cette maison familiale, au sein d'un hameau où la solitude n'est guère bien vue, c'est aussi un peu la mienne.

L'enfant puis l'adolescent, lors de ses séjours en Auvergne, dort dans la maison ancestrale où plusieurs générations ont vécu. Dans le silence, l'angoisse de voir surgir quelqu'un ou quelque chose le tient en éveil, apeuré. Pas plus rassuré en journée, il ne s'acclimate guère aux récits des habitants, en apparence hospitaliers et pourtant détenteurs d'histoires cruelles. Selon lui, « chaque personnage, chaque maison, chaque famille, chaque hameau est une inépuisable matrice d'histoires, qui, s'entremêlant, se multipliant, se contredisant, finissent par former le vrai corps de ce pays, sa chair de songe frémissante. »

Cherchant le silence et l'apaisement, c'est dans la forêt profonde qu'il trouve refuge. Dès lors confie-t-il, le monde « se mettait entre parenthèses. L'impossibilité devenait son état ordinaire, sa substance. C'est à raison de leur impossibilité que les arbres, qui m'entouraient à perte de vue, m'enveloppaient, m'absorbaient, devenaient concrets, prenaient poids, texture et présence. » Dans cette forêt, surgissent des personnages mythologiques et merveilleux, propres à le rassurer et donner une consistance au vide qui le hante. Car finalement, au fil des pages, où il n'est question que de fantômes, de clowns sortis du placard et de figures imaginaires, on comprend que c'est l'absence qui génère chez l'auteur cette angoisse. Paradoxalement, « la pièce fermée suscite un tout autre mode de présence que celui auquel nous sommes habitués. Une présence de minuit, dirait Mallarmé, un lieu constitué par les traces d'un évanouissement. »

Avec le temps, les angoisses de Jourde ne se dissipent pas. Adulte, il éprouve encore cette même frayeur en dormant une nuit dans la maison vide d'un de ses collègues. Malgré les années, cette peur enfantine lui colle à la peau, tel « un poison », elle s'est instillée en lui.

Grâce à la mythologie et l'écriture, Jourde renoue avec cette peur irrationnelle, cherche à l'expliquer, la transcender.

(Anne-Sophie Demonchy)